

Embouy, le 17 octobre 1981.

Mon Chu Jean-Mère,

J'ai bien reçu tes deux lettres du 14 et du 21 septembre, qui ont croisé la lettre que je t'écrivais le 18, et que j'ai lues toutes deux avec grand plaisir — et je t'envoie aujourd'hui ma photo, comme tu me l'as demandé dans ta deuxième lettre.

Tu me dis beaucoup de choses très gentilles dans tes deux lettres, et je ne sais pas trop dans quel ordre y répondre. Je suis certainement très heureux que mes livres t'aient plu, mais ce qui me fait encore le plus plaisir, c'est la façon gentille dont tu me le dis. Chacune de mes livres est une nouvelle aventure pour moi. En l'écrivant, j'ai souvent de plaisir à imaginer cette aventure, que si je la vivais réellement avec Serge, Xolote et Tibani, ou bien avec Thierry, Didier, Kowon et Noim. Quand j'écris un épisode, je remanie le paysage, les circonstances, les dialogues et tous les détails de l'action, jusqu'au moment où j'ai l'impression de me trouver vraiment parmi mes personnages, et d'être aussi bien à l'aventure qu'ils le sont eux-mêmes. Cela me demande, bien sûr, beaucoup de travail et beaucoup de temps, mais c'est vraiment passionnant d'imaginer ainsi l'action dans le détail.

Une aventure, quelle qu'elle soit, est presque toujours un mélange de détails vécus — tirés de l'expérience personnelle de l'auteur, ou d'épisodes qu'on lui a racontés — et de détails inventés. Dans « Pom sarrwe le Siemann Nô », dont tu me parles dans ta première lettre, il s'agit bien de moi dans les passages écrits à la première personne du singulier. J'ai bien un hennu qui s'appelle

